

François Fontaine : "Silenzio!"

Né à Paris en 1968, François Fontaine est un photographe représenté par la A. galerie, Paris et l'Agence VU'. Son écriture photographique, onirique et intemporelle, a été marquée par les voyages au long cours, le cinéma et la littérature. A l'occasion de la présentation de la série "Silenzio!" à l'espace Leica dans le cadre de la célèbre foire "Paris Photo" hébergée au Grand Palais, il revient en détail sur l'origine et l'élaboration de ce travail, à la fois hommage au cinéma et travail sur la mémoire.

Qu'est-ce qui fait la spécificité de "Silenzio!" ?

"Silenzio!" est à la fois un hommage au cinéma et un travail sur la mémoire. « La mémoire ne filme pas, la mémoire photographie », cette phrase de Milan Kundera dans *L'immortalité* illustre bien le cheminement de cette série. "Silenzio!" est un essai photographique sur le cinéma, sur *des images de cinéma* : je voulais voir comment, en analysant des détails de films, l'on pouvait ressentir les émotions, les interrogations qu'elles provoquent, alors qu'elles sont montrées comme des photographies.

C'est également une réflexion sur la mémoire, sur le rêve et le fantasme.

En réalisant ce travail, j'ai aimé mêler différents genres, histoires et époques du cinéma. C'est un travail en couleur, un travail de coloriste, sur des films des années 1940 à aujourd'hui - avec une majorité de pellicules des années 1940, 1950 et 1960 - une époque où l'on apportait un soin particulier à la qualité de l'image et à la lumière, ceci notamment grâce à l'oeuvre de chefs-opérateurs extraordinaires.

Parlez-nous, s'il vous plaît, de votre rapport au cinéma.

Ma fascination pour le cinéma a commencé lorsque j'étais adolescent, je m'occupais alors du ciné-club du lycée, j'allais chercher les bobines à projeter à Montmartre. Ensuite, pendant mes études universitaires, j'ai eu la chance d'habiter dans le cinquième arrondissement de Paris qui regorgeait à l'époque de cinémas d'art et d'essai : j'y ai vu tous les grands classiques. J'allais également dans le ciné-club de ma faculté, j'ai donc véritablement baigné dans le cinéma depuis lors.

Bien que je ne me sois pas dirigé vers un métier de cinéma, cela faisait très longtemps que je voulais lui rendre hommage à travers un travail photographique qui, en même temps, porte en lui une réflexion sur la mémoire. C'est donc une introspection sur ce qu'est la *mémoire* du cinéma mais aussi sur son *devenir* : que vont devenir en effet toutes ces pellicules, toutes ces gélatines, produites au cours des décennies passées ? "Silenzio!" est un travail fait à l'argentique - je suis un photographe de l'argentique -, il a donc été réalisé avec du film sur des films, qui sont eux-mêmes à l'origine des pellicules. C'est à ce propos que le texte que Dominique Païni a écrit pour mon livre (1) traite de "la ruine silencieuse des films" : aujourd'hui, c'est la grande question...

L'Institut Lumière à Lyon, où j'ai exposé l'an dernier cette série, récupère toutes les bobines du monde entier qu'on leur envoie parce qu'elles s'abîment, se détruisent et qu'on n'a pas forcément la possibilité de les conserver. De la même manière, il y a aujourd'hui dans les cinémathèques du monde entier, des perles du cinéma muet, ou du début du cinéma parlant, qui n'ont pas été numérisées et qui font face à ces mêmes défis. Ainsi, mon travail questionne non seulement notre mémoire et la mémoire du cinéma mais aussi le devenir de la *matérialité du cinéma*.

Les images que j'ai créées ont une texture immatérielle : il y a donc une sorte d'écho par rapport à cela... Et en même temps, c'est très curieux car, tout en étant présentées sur des tirages argentiques de très belle qualité - donc de la chimie et du papier - "à l'ancienne", elles ont été réalisées à partir d'écrans... numériques. A partir de projections de films sur support dvd. Cette série mélange donc tous ces supports et médias : cela m'intéressait de réfléchir sur tous les moyens que l'on a aujourd'hui de transmettre et réceptionner les images. Pour les regarder et les comprendre. Pour les interpréter

différemment, tout en rendant hommage au cinéma.

D'où vient le titre de la série ?

"Silenzio!" est un hommage à Jean-Luc Godard. Dans "Le Mépris", il joue le rôle de l'assistant du cinéaste, interprété par Fritz Lang. C'est lui qui clôt le film en disant le mot de la fin - "silenzio" - tandis qu'un plan montre la Méditerranée et une statue de Homère. Il a ensuite été repris par David Lynch - "silencio" avec un "c" - dans "Mulholland Drive". Ce titre est donc un clin d'oeil à ces réalisateurs et, dans la série, il y a une image extraite de chacun de ces deux films.

On voit bien par là qu'il y a un jeu de renvois et de citations d'une image à l'autre : dès lors, comment avez-vous construit votre série ? Vous avez évoqué la question de la lumière, est-ce que d'autres qualités vous paraissaient nécessaires pour qu'un film, l'un de ses détails, rentre dans la série ?

Je souhaitais que cette série soit originale par son traitement. J'ai mis beaucoup de temps, techniquement, à la concevoir et la construire. Je voulais que les images soient floues mais pas trop, ni pas assez. Lorsqu'on regarde les tirages exposés, on se rend compte par exemple que, plus on s'en éloigne, plus l'image paraît nette, et plus on s'en rapproche, plus l'image devient floue. J'aimais travailler sur l'idée de ne pas bien savoir où l'on est... Comme dans un rêve ou lorsqu'on se réveille, avec les yeux mi-clos, et qu'on aperçoit autour de nous un monde un peu étrange, un peu trouble et troublant.

Je voulais aussi, pour cette série, une très belle qualité visuelle. Le point de départ de ce travail remonte aux "Histoire(s) du cinéma" de Godard, paru chez Gallimard en plusieurs tomes il y a une vingtaine d'années. Dans ce livre, Godard intercale des détails de films avec des typographies et des textes, extraits de poésies et de dialogues. Du point de vue technique, les images publiées sont issues de captures d'écran, le rendu n'est pas très joli. Ce qui importait alors était le concept.

Pour ma part, je souhaitais que mon travail soit, techniquement et esthétiquement, très beau à l'oeil et que ça fasse rêver. Face à ces images, je voulais que le spectateur ait l'impression qu'elles proviennent d'un souvenir personnel, lointain, un souvenir de voyage, d'enfance... Mais aussi que cela lui évoque une mémoire de cinéma. Une seule image - vingt-quatre images par seconde, c'est le principe du cinéma - pour résumer tout un film. Un exemple : dans "Silenzio!", il y a une image issue de "Vertigo" de Hitchcock, on reconnaît le pont de San Francisco, le personnage de Kim Novak, très flouté, qui est au bord du suicide. Toute cette ambiance fait qu'on est forcément dans "Vertigo" mais elle permet également de faire voyager celui qui regarde l'image. Dès lors, d'un film, j'ai essayé à la fois de choisir l'image symbole qui me renvoyait une émotion forte. Ce travail est une invitation au voyage, un voyage à travers le cinéma.

Concrètement, comment avez-vous procédé ? Est-ce par échos et mémoires de films qui vous ont marqué personnellement, ou bien avez-vous travaillé par "thématiques" ?

Je suis allé vers les films qui m'intéressaient, parfois que je ne connaissais pas. J'en ai visionné un grand nombre mais beaucoup ne fonctionnaient pas. J'ai donc fait un nombre important d'images et d'essais. Au moment de l'editing, le choix a parfois été difficile mais je me suis rendu compte que dans ce travail les images qui fonctionnaient bien renvoyaient au suspense, à la peur et au désir, les thématiques principales qui traversent la série.

Des cinéastes comme Buñuel, Godard, Fellini, Hitchcock, Terrence Malick ont réalisé des films extraordinaires où l'on trouve aussi des archétypes. D'acteurs, par exemple, avec leurs silhouettes, leurs "looks" glamour des stars d'autrefois... Mais aussi de très belles lumières, très scénarisées, très composées, de même que chaque image, décor, costume. Cette esthétique était primordiale dans mon travail mais les images devaient en même temps refléter quelque chose d'intemporel. J'ai ainsi mis de côté tous les films marqués d'un point de vue historique, ou à décor de guerre, car je voulais que les images surgissent comme de l'inconscient, qu'elles soient des images mentales - figuratives mais

abstraites - renvoyant au monde, confus, du souvenir.

Enfin, comme j'ai une formation d'historien d'art et de la photographie, je souhaitais rendre hommage à des courants de la peinture que j'aime particulièrement, comme l'impressionisme ou le néo-impressionisme - Seurat, par exemple - mais aussi à d'autres maîtres tels que Hopper. Sur certaines de mes images, le mélange de chromies produit une sorte de persistance rétinienne, comme l'on pourrait en avoir en regardant des toiles impressionnistes ou même celles de Hopper, avec des personnages isolés, enfermés dans la solitude.

Mes images fonctionnent aussi avec peu d'éléments - un pont, un lac, une voiture, une silhouette... - mais très forts et très symboliques.

Comment rend-on compte de cela, d'un point de vue photographique, avec un Leica ?

J'ai travaillé avec des appareils Leica compacts, à l'aide de projections de détails de films. Pour avoir ce rendu technique, ce flouté qui donne une écriture particulière à toute cette série, j'ai mon "secret de fabrication" que je ne dévoilerai pas ! Elle rejoint l'esthétique onirique et le travail de coloriste que j'ai pu faire au cours de mes voyages en Chine, au Japon, en Inde avec des images bougées, tremblées, parfois confuses ou imprécises. Sauf qu'ici, je suis dans un univers de fiction totale.

Au sein d'une seule image fixe, j'ai essayé de trouver l'élément, le moment particulier, qui allait déclencher une émotion chez le spectateur : cela crée des images hypnotiques, parfois sensuelles, et qui ne sont pas dépourvues d'une certaine nostalgie, d'une mélancolie. C'est cela, je pense, qui interpelle les gens : chacun y trouve sa petite madeleine de Proust.

Pourriez-vous nous parler plus en détail d'une des images de "Silenzio!" ?

J'aime beaucoup l'image de Brigitte Bardot dans "Le Mépris", avec sa perruque noire - c'est rare d'ailleurs -, avec sa silhouette, sa robe rouge. Michel Piccoli n'est pas loin, il est dans la baignoire en train de lire avec son chapeau et en fumant le cigare. J'aime cette touche de couleur rouge... C'est une image importante dans la série : non seulement pour le clin d'oeil au film qui lui a donné son titre, mais aussi parce que Bardot est une icône du cinéma, c'est la plus grande star de tous les temps en France, peut-être la seule qui puisse se hisser au rang d'une Marilyn Monroe ou d'une Ava Gardner. Cependant, on ne voit pas que des stars dans cette série : il y a des acteurs et actrices inconnus ou méconnus aujourd'hui. Et ce que j'aime dans cette image, c'est précisément qu'on ne sait pas trop que c'est Bardot !

De même, dans une autre image de "Silenzio!", on voit une très belle silhouette de femme en robe noire de dos qui va ouvrir une porte. L'image est tirée d'un film de Hitchcock qui s'appelle "La Main au collet" - "To Catch a Thief" dans l'original - : c'est la silhouette de Grace Kelly que l'on voit mais, de dos, on pourrait croire que c'est Rita Hayworth, par exemple, ou n'importe quelle autre actrice. Voilà, ce à quoi je faisais référence lorsque je parlais d'archétypes... On se rend compte que tous ces grands acteurs et actrices sont interchangeables, mais ce qui est intéressant, c'est qu'il y a une esthétique, un look, une attitude particulière, très hollywoodienne. D'autres films sont pourtant présents - "Belle de jour", par exemple, ainsi que d'autres classiques du cinéma européen - mais le cinéma américain avait une qualité extraordinaire, pour ses très belles couleurs, compositions et ambiances, qui correspondait au travail que je souhaitais créer. Ainsi, c'est ce cinéma-là, celui des années 1950-1960 surtout, qui prime dans la série.

J'aime particulièrement une autre image de ce travail, celle d'un homme qui marche... on ne sait pas trop où. Ce pourrait être un ponton, dans les Caraïbes ou en Polynésie... Il y a là une silhouette blanche : c'est Michel Piccoli, perdu dans le fond bleu de la Méditerranée. C'est une image de silence, de solitude et, en même temps, on peut tout imaginer.

C'est une image très abstraite qui, pour moi, évoque les personnages des peintures de Nicolas de Staël ou les fondus de couleur comme dans les toiles de Rothko. Mon travail tend de plus en plus vers

l'abstrait.

"Silenzio!" est un travail très construit, très conceptuel. J'aime faire ressentir le trouble, l'image troublante, dans tous ses états : aussi bien dans le côté techniquement flouté de l'image que dans ce qu'elle peut évoquer dans l'esprit et dans l'inconscient de celui qui la regarde.

La série est-elle désormais terminée ?

J'adorerais la continuer et je pense qu'il y aura un "Silenzio II" dans quelques années, je suis en train d'y réfléchir. Toutefois, je travaille aujourd'hui sur une autre série réalisée à partir d'images existantes et détournées. D'une certaine façon, de par mon parcours, je suis un archiviste. Dès lors, j'aime questionner les images existantes : qu'est-ce qu'on en fait et comment les lit-on, les interprète-t-on, que ce soit un détail de film ou une image anonyme ? On vit aujourd'hui dans une société totalement scopique, tout le monde prend des photos, tout le monde est sur écran... Dans ce travail - qui va de pair avec mon travail de photographe voyageur -, j'opère un peu à la manière d'un vampire : je ré-intègre et transforme des images existantes par le biais de mon écriture photographique et de mon esthétique. J'essaie de les rendre autres, comme prises à travers un filtre, à l'instar de ce que fait l'écrivain ou le peintre qui, à partir d'éléments existants, vont les recomposer pour en faire autre chose, et en donner leur propre vision. Nombre de courants de l'histoire de l'art fonctionnent d'ailleurs comme cela, que ce soit de la réalité ou de la fiction : là n'est pas la question, l'important est de transmettre quelque chose de fort et d'universel, qui ait trait au rêve et à la poésie.

Notes :

(1) "Silenzio!, Mémoires de cinéma", photographies de François Fontaine, textes d'Anouk Aimée et Dominique Païni, éditions de l'Oeil, 2012.

Voir le site de François Fontaine : <http://www.francoisfontaine.com/home/>